

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 32

Artikel: [Anecdotes]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180465>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vide, le fit mettre dans l'armoire avec le peu d'ustensiles de cuisine que nous possédions. Puis il ferma la cabane dont il remit la clef au monsieur à lunettes. Celui-ci la mit froidement dans sa poche, et tout fut dit : nous étions sur le pavé.

Un quart-d'heure plus tard nous nous acheminions vers une contrée lointaine. Il serait superflu de parler de l'accueil que nous venions de trouver chez des parents auxquels nous avions demandé quelque secours avant de nous mettre en route. Je ne parlerai pas davantage du pays que nous parcourûmes pendant huit jours, du nombre de villages que nous traversâmes, enviant le sort des petits oiseaux du ciel auxquels Dieu envoie leur pâture, tandis que tant de personnes auxquelles nous demandions humblement quelque secours nous repoussaient avec insulte loin de leur porte.

Notre voyage était pénible, et le but encore bien éloigné. Il s'agissait d'aller trouver un vieux cousin, domicilié dans le canton des Grisons, et, nota béné, il y avait peu d'espoir qu'il nous accueillît mieux que ne l'avaient fait les parents auxquels nous nous étions déjà adressés. Nous n'avancions qu'à très petites journées, et encore devions-nous fréquemment nous arrêter pour demander quelque nourriture, ou solliciter un asile pour la nuit. Tout cela tourmentait ma mère ; elle n'avait point appris à mendier, elle ne savait pas prononcer les termes propres à exciter la compassion. D'autre part nous trouvions bien peu de personnes qui comprissaient la pourpre de la honte qui colorait ses joues, l'hésitation de sa voix, non plus que les larmes qui bordaient ses paupières.

Un soir nous marchions sur le bord d'un lac entouré de montagnes : la nature la plus sublime se reflétait sur la surface limpide des eaux. Nous arrivâmes à une maison de paysan isolée. La fatigue nous accablait toutes deux, et surtout ma pauvre mère qui avait dû me porter de longs bouts de chemin. Le calme et l'ordre étaient empreints sur la maison de bois brunie par les ans ; le pampre de la treille encadrait d'une belle verdure les fenêtres aux vitraux ronds. Les œilllets, les roses et le géranium embaumait les abords de cette habitation, et nous portions envie au chat qui, étendu commodément sur le bord de la fenêtre, faisait paisiblement le rouet. Nous frappâmes à la porte. Un guichet de fenêtre s'ouvrit et nous vîmes paraître la tête d'une femme vieille, mais belle encore. Elle nous regarda, et, d'une voix pleine de douceur, nous demanda ce que nous désirions. — « Pourriez-vous nous loger pour cette nuit ? » répondit ma mère, avec angoisse. A l'ouïe de ces mots, la vieille mit ses bésicles et nous regarda attentivement. Je priai Dieu, du fond de mon cœur, que cet examen nous fût favorable ; ma mère en faisait probablement autant, car je vis son œil dirigé vers le ciel, et dans cet œil brillait une larme. — « Attendez un moment, je vais descendre ! » nous dit la vieille, et le guichet se referma. Peu d'instants après, la porte de la maison s'ouvrit et la bonne vieille parut. Il régnait sur sa personne le même esprit de calme et d'ordre qui se remarquait sur la maison et la grange. L'affabilité, pleine d'intérêt, avec laquelle elle nous adressa des questions, fut comme un baume sur notre cœur. Elle s'informa d'où nous venions et si nous étions lassés ? Si nous avions faim et soif ? Si nos pieds étaient blessés ? Et, tout en nous parlant ainsi, avec affabilité, elle nous regardait d'un œil ferme et calme qui nous eût décontenancées si nous eussions eu la conscience mauvaise. Le résultat de cet examen, dicté par la prudence, nous fut favorable ; elle nous fit entrer dans la chambre. Là, dans le dresseoir, les assiettes et les pots d'étain resplendissaient de propreté. Table, chaises et bancs étaient scrupuleusement nettoyés. Les rideaux pendus aux fenêtres étaient d'une parfaite blancheur, et plissés avec soin. La chambre reflétait bien le cœur et l'âme de la bonne vieille, tout respirait la paix du jour du repos. Elle nous servit à chacune une tasse de lait crèmeux et un grand morceau de ce pain noir et savoureux dont les campagnards se nourrissent. C'était pour nous un festin dont la figure affable de la vieille, rehaussait le goût.

Nous nous retirâmes avant la rentrée des gens de la maison. « Vous êtes lassés, » nous dit la vieille, « et ne pourriez vous livrer à aucun travail. » Là-dessus, elle nous mena

dans une mansarde où se trouvait un lit vaste et propre. Elle m'aida à me déshabiller, et examina ma chemise et mes bas pour voir s'il n'y avait point de trou à restoucher, ni de maille à reprendre. Cela fait, et tout s'étant trouvé en ordre, elle se retira en nous souhaitant un bon repos. Lorsqu'elle fut loin, ma mère me dit : « Marie ! dors-tu ? »

— Non, répondis-je.

— Tant mieux, poursuivit-elle, car je t'aurais réveillée. Tu ne dois jamais t'endormir sans avoir prié Dieu.

Là-dessus, je joignis mes petites mains et répétai du fond de mon cœur ma petite prière : « O Dieu ! remplis-moi de piété, afin qu'un jour j'entre dans ton éternité ! » Comme j'achevais ces mots, j'entendis des pas s'éloigner doucement de la porte de notre chambre à coucher. Je le dis à ma mère qui alla voir ce que c'était ; et comme elle n'aperçut rien, elle vint se coucher à côté de moi.

Dans la nuit, je fus réveillée par un fort tremblottement à mon côté. C'était ma pauvre mère qu'agitait une violente fièvre ; elle se collait à moi pour se réchauffer, car un frisson glaciel lui parcourut tout le corps. Je voulus me lever, appeler du secours, mais elle ne le permit pas. « Je dois déjà rendre grâces à Dieu, de ce qu'il m'a fait trouver ce bon lit ; comment pourrais-je troubler le sommeil des bonnes gens qui m'ont procuré ce gîte ? Mais que faire demain quand il faudra nous remettre en route ? » Elle poussa un profond soupir qui fut suivi d'un léger sanglot. Les larmes me vinrent aux yeux, et je pleurai abondamment.

La soif tourmentait ma mère. Je ne pus tenir plus longtemps en place. Je sautai bas du lit, je me couvris des vêtements les plus indispensables, et descendis l'escalier pour me rendre à la fontaine qui se trouvait dans la cour. J'ôtai mes souliers que je rinçai sous le tuyau pour me servir de gobelet, à défaut de tout autre ustensile. Mais tout à coup un long et fort aboyer sortit de la grange et j'entendis le bruissement d'une chaîne. Je poussai un cri perçant et regagnai en toute hâte la maison dont je fermai bien vite la porte derrière moi. J'étais là tremblante, ne sachant que faire ; ma mère avait le plus grand besoin d'eau fraîche, et le chien m'interdisait l'abord de la fontaine. Bientôt j'entendis marcher à pas couverts à l'étage supérieur, une lumière parut ; c'était notre vieille hôtesse qui me demanda : « Qu'est-ce ? Y a-t-il quelqu'un là-bas ? — C'est moi, répondis-je. — Toi ? et que fais-tu là, enfant ? Que cherches-tu, au milieu de la nuit, à la porte de la maison ? »

En disant ces mots, elle descendit et m'examina d'un air singulier. Je lui racontai ce qui était arrivé, et à mesure que je m'expliquais, je voyais sur son visage le soupçon disparaître. Elle me regarda avec attendrissement, palpa mes souliers trempés, et me dit : « Viens ! bonne enfant, nous allons voir ce qu'a ta mère ; probablement elle aura besoin de quelque chose de plus que de l'eau froide. » Je la suivis près du lit de ma mère, dont la figure était empourprée, les yeux vitreux, hagards. Elle avait perdu connaissance ; dans ses rêveries, elle repassait les scènes du commencement de son mariage, sa voix était caressante, puis venaient des transports ; elle voulait fuir. D'autres fois elle chantait un cantique d'une voix si douce, que réellement elle n'appartenait plus à la terre. Cela dura trois jours, pendant lesquels la bonne vieille, son fils et sa belle-fille prodiguerent à la pauvre malade les soins les plus touchants.

(La suite au prochain numéro.)

A Vérone, un coq fut mordu par un chien supposé enragé, qui lui fractura le milieu de l'aile. Le treizième jour après, le coq put à peine sortir de son poulailler et laissa pendre les ailes. Les plumes de son cou étaient relevées en collier et le coq chercha noise à tous les animaux, sans distinction et même à l'homme. Son bec était mi-ouvert, sa crête et les barbillons turgides, de couleur plombée. Il donna des coups de bec à qui voulut le toucher. Il mourut le seizième jour.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.